

Dieu, on ne pourra jamais dire qu'il y a manque d'intelligence. (Applaudissements.) Bientôt, lorsque les institutions que nous inaugurons aujourd'hui auront fonctionné, les gens qui ne sauront ni lire ni écrire, feront seuls exception chez nous. (Les applaudissements redoublent.)

M. Verreau, principal de l'école normale Jacques-Cartier, s'exprime dans les termes suivants :

Leibnitz a dit : « J'ai toujours cru qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'éducation de la jeunesse. » Cette parole profonde, confirmée, d'ailleurs, par l'expérience des siècles, résume nos convictions et nos vues dans l'œuvre importante, mais difficile, que nous inaugurons aujourd'hui sous vos auspices. Certes ! nous ne prétendons pas réformer le genre humain ; ce n'est pas à dire que tout soit à refaire dans l'éducation du Bas-Canada ; car, jamais, peut-être, elle ne fut plus florissante qu'à cette époque. Ce que nous désirons, humbles ouvriers, c'est de préparer et d'arroser le sol, c'est de travailler aux racines de l'arbre, afin qu'il produise des fruits plus abondants. Cette comparaison, messieurs, est peut-être trop poétique ; elle est juste, cependant : vous le savez, un arbre ne se couvre de feuillages et de fruits qu'autant que les racines en sont saines et nombreuses ; si elles sont faibles, attaquées par des insectes nuisibles, l'arbre se dessèche et ne devient qu'un bois inutile, souvent dangereux pour ceux qui sont dans son voisinage. De même, on peut dire que dans l'éducation, surtout dans l'éducation d'un peuple, tout dépend des commencements, de cette première éducation qui se donne sur les bancs de l'école, autour de l'école, sous les yeux de l'instituteur : car, les notions et les impressions qu'on reçoit alors ne s'effacent jamais. Et on peut dire que l'homme, qui est appelé à jeter dans l'âme de vos enfants ces impressions et ces notions premières, exerce une influence, trop méprisée peut-être, mais très réelle sur l'avenir d'une nation.

Je le sais, on a cherché à faire, dans l'éducation, deux parts très distinctes, dont on a laissé l'une à la mère, auprès du foyer domestique : c'est la partie purement morale et religieuse ; l'autre, la partie uniquement scientifique, est confiée à l'instituteur ; mais il suffit de remarquer qu'on ne peut instruire l'intelligence, sans la tirer (*educere*) de ses ténèbres, sans l'élever ; on ne peut agir sur l'esprit, sans agir en même temps sur le cœur ; en un mot, si l'éducation peut être quelquefois sans instruction, l'instruction influe toujours sur l'éducation.

Voilà pourquoi, messieurs, permettez-moi de vous le faire remarquer, les titres pompeux d'instituteurs, de professeurs, ne me semblent pas valoir le nom plus modeste, mais plus significatif, de *maître d'école*. Oui, vous êtes maîtres, véritablement maîtres, puisque vous tenez, pour ainsi dire, entre vos mains, le cœur et l'intelligence de ces enfants, qui seront bientôt des hommes et qui seront tels que vous les aurez faits. Pour moi, je ne connais pas de plus grande autorité que celle-là. A nos yeux donc, l'enseignement n'est pas un métier, ce n'est pas même une profession ; c'est quelque chose de plus noble, c'est une vocation supérieure, c'est une mission sainte, *præceptorum sanctissimum*, disait un ancien. Eh bien ! messieurs, c'est pour développer cette vocation, c'est pour donner les moyens de remplir dignement cette importante mission, que nous commençons aujourd'hui l'œuvre que vous voyez et qui semble attendue avec tant d'impatience.

Nous ne nous dissimulons pas les difficultés d'une pareille entreprise ; nous savons qu'elle peut exciter de justes craintes : car l'instituteur portera ailleurs l'éducation qu'il aura reçue à l'école normale, et, selon que cette éducation sera bonne ou mauvaise, au double point de vue des principes et de la méthode, elle est destinée à faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Voilà pourquoi il importe de vous faire connaître franchement quelle éducation nous désirons et nous devons donner dans cet établissement.

Pour cela, nous n'avons qu'à ouvrir le programme du gouvernement, programme qui fait honneur à l'esprit sage et éclairé qui l'a dicté.

D'abord, cette éducation devra être *religieuse* : nous ne comprenons pas l'éducation séparée de la religion. C'est une théorie que quelques gouvernements ont essayée, mais qu'ils sont obligés d'abandonner aujourd'hui. « Tout système d'éducation, dans un pays chrétien, doit mettre la religion chrétienne au premier rang des études ; sans la science religieuse, les autres sciences ne peuvent donner ni le bonheur à l'individu, ni à l'état la prospérité ; » ce sont les paroles qui sont à la tête du programme de *King's College* à Londres, ce sont les principes qu'on s'efforce de suivre dans les écoles normales de la France et de l'Allemagne.

Mais pour nous, la Religion est le principe de la tolérance ; nos portes seront donc ouvertes à tous ceux qui se présenteront à nous ; nous n'exclurons personne. L'éducation doit être en même temps *pratique* pour répondre aux besoins de notre population, à la fois agricole, commerçante et industrielle. Mgr. de Montréal vient de

nous faire remarquer éloquentement qu'il y a au milieu de nous des sources nombreuses de richesses dont nous pourrions profiter avec un peu plus d'instruction ; il faut donc nous mettre en état de le faire le plus facilement et le plus promptement possible. Si, enfin, nous réussissons à faire prévaloir ces principes larges et généreux qui font disparaître les préjugés de langue et d'origine devant les intérêts du pays, nous aurons donné une éducation vraiment nationale. Sans doute, un nombre des matières qui figurent sur notre programme, il en est que plusieurs instituteurs ne pourront songer à enseigner ; mais, outre qu'il y a des connaissances qui se lient intimement et qui se complètent les unes les autres, on peut toujours puiser dans leur étude de nouveaux moyens pour l'œuvre si difficile de l'instruction.

D'un autre côté, nous croyons qu'il faut environner les instituteurs de tout le respect qu'ils méritent, afin de leur donner le sentiment de leur position, en évitant toutefois de faire naître chez eux des goûts et des besoins qui seraient plus tard aussi funestes à eux-mêmes qu'aux populations au milieu desquelles il leur faudra vivre. Ils habiteront un château, il est vrai ; mais nous voulons qu'en parcourant ces appartements on ait passé naguère des illustrations de notre pays, de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis, ils se rappellent qu'on ne fait son chemin dans la vie que par le travail et la vertu, et qu'il faut pour cela s'efforcer de développer toutes les facultés qu'on a reçues du ciel : « car, dit Montaigne, ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps que l'on dresse, c'est un homme. » Aussi, espérons nous être bientôt en état de donner, en même temps que l'éducation de l'intelligence, celle du corps, non moins importante.

Enfin, pour terminer, messieurs, si, aujourd'hui, sur les bords du St. Laurent, nous ne pouvons répéter ce précepte qu'un père donnait jadis à son fils sur les bords du Tibre :

*Disce puer, virtutem ex me, verumque laborem ;
Fortunam ex aliis.*

Si nous sommes obligés de dire à nos élèves, et, par eux, à la jeunesse de Montréal : « Avec la vertu, avec la vérité, acquérez la fortune, étudiez les moyens de vous l'assujétir, » nous pouvons du moins ajouter : « C'est à cela que vous conduira l'éducation, tandis que rien ne peut suppléer à l'éducation, pas même la richesse, » comme vient de l'observer si judicieusement S. E. le général Eyre.

Cette allocution, chaleureusement applaudie, fut suivie de celles de MM. les professeurs Toussaint, de l'école normale Laval, et Boudrias, de l'école normale Jacques-Cartier. En voici la substance :

Appelé, dit M. Toussaint, à remplir momentanément la charge de professeur à l'école normale Jacques-Cartier, j'ai d'autant plus volontiers accédé à ce désir de l'honorable Surintendant de l'instruction publique, que ma présence à Montréal devait me fournir l'occasion d'assister à cette belle fête et même d'y prendre part.

Les orateurs, qui m'ont précédé, ont parlé de l'importance de cette institution et de ses heureux résultats. L'un d'eux a retracé, en termes énergiques, les luttes que les amis de l'éducation ont eu à engager avec l'ignorance et les préjugés populaires. Un autre nous a dit que la carrière de l'enseignement, d'ingrato et peu honorée qu'elle était naguère, si elle n'était pas encore enviable, deviendrait bientôt digne des recherches de l'homme instruit. Je désire de tout mon cœur qu'il en soit ainsi, et, au nom du corps respectable des instituteurs, dont je suis orgueilleux d'être membre, je remercie ces orateurs distingués de leurs bonnes paroles et de leurs encouragements.

Où, la position de l'instituteur, en ce pays, s'améliore. Le besoin que l'on a de lui croît chaque jour en proportion des progrès que nous faisons en toutes choses, et du développement de notre commerce et de notre industrie. Plus il saura se rendre utile, et plus le prix que l'on attachera aux services du maître d'école sera élevé. Mais l'aptitude, mais les connaissances qui lui sont nécessaires pour bien s'acquitter de ses devoirs, où lui sera-t-il donné de les acquérir ? L'école normale, que nous inaugurons aujourd'hui, lui est ouverte. Qu'il y vienne, s'il désire se dévouer avec efficacité à l'éducation de la jeunesse. (Applaudissements.)

Je n'ai pas l'habitude, dit M. Boudrias, de parler devant un auditoire aussi distingué ; mais, appelé à remplir l'honorable emploi d'instituteur à l'école-modèle attachée à l'école normale Jacques-Cartier, j'ai cru qu'il était opportun que je rendisse compte de la manière dont je devrai m'en acquitter.

Je ne me fais pas illusion sur la tâche qui m'est dévolue : elle sera difficile ; mais j'ai bien d'espérer que l'expérience que j'ai acquise dans l'enseignement et le courage avec lequel j'exécute mes devoirs, aplairont bien des difficultés.

Je donnerai aux élèves qui me seront confiés une éducation commerciale et pratique ; la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la tenue des livres recevront aussi tous mes soins. Cette dernière science,